Greta Komur-Thilloy

L'accès aux sens... contraives : débat entre sèmantique et pragmatique

Annales Neophilologiarum nr 4, 141-158

2010

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

MUZEUM HISTORII POLSKI

ANNALES NEOPHILOLOGIARUM 4
Rok 2010

GRETA KOMUR-THILLOY *
Université de Haute-Alsace

L'ACCÈS AUX SENS... CONTRAIRES: DÉBAT ENTRE SÉMANTIQUE ET PRAGMATIQUE

1. Freud et Abel: réflexion sur l'origine du langage

En analysant des rêves, de 1895 à 1899 Freud a été amené à constater qu'une image onirique pouvait très bien signifier son contraire.

Cela constituait un phénomène dont il n'espérait pas pouvoir donner la moindre explication. Or la réflexion de Freud rencontrait la théorie de Karl Abel, philologue Allemand, égyptologue reconnu de l'époque, qui s'intéressait au phénomène du sens opposé. Dans son article «Über den Gegensinn der Urworte» (1884), dont traduction française est «Sur le sens opposé des mots primitifs», K. Abel proposait des remarques sur des mots primitifs qui, pour Freud, semblaient permettre de rendre compte de traits découverts dans des rêves. Dans le cadre de sa réflexion sur l'origine du langage, K. Abel pose que le même mot, dans des langues «archaïques» (au sens historique du terme) était capable d'exprimer deux sens antithétiques, c'est-à-dire d'attribuer le même signifiant à deux signifiés opposés. Il est le premier à remarquer que le phénomène du sens opposé n'existe pas uniquement dans des langues sémitiques mais aussi dans des langues indo-

---

* Greta Komur-Thilloy – doktor językoznawstwa (dyplom uzyskany na Uniwersytecie Paris 8 St Denis), obecnie adiunkt na Uniwersytecie Haute-Alsace (UHA) w Miluzie. Członek Institut des Langues et Literatures Européennes (ILLE/Instytut Języków i Literatur Europejskich) działającego przy UHA. Autorka prac z dziedziny lingwistyki wypowiedzi, pragmatyki, lingwistyki dyskursu. Specjalistka w zakresie badań nad stosowaniem składni przytoczenia w prasie francuskiej. Od niedawna poświęca się również badaniom w dziedzinie akwizycji językowej i dydaktyki języka francuskiego jako języka obcego (FLE). Ponadto jest redaktorem naczelnym serii lingwistycznej *Sciences du Langage* (Wydawnictwo „Orizons", Paryż).

européennes. Abel illustre sa théorie par une longue liste d'exemples empruntés principalement à l'égyptien ancien.

Les preuves d'une telle constatation sont, dans son hypothèse, livrées, en particulier, par les hiéroglyphes.

L'exemple emprunté par Freud est celui de *Ken*, qui veut dire «fort» et «faible» à la fois. Lorsqu'il signifie «fort» il est représenté par l'idéogramme d'un homme debout et armé et quand il signifie «faible» il est représenté par un homme accroupi, épuisé. Abel constate que le mot *ken* comportait notionnellement aussi bien le sens de «fort» que celui du «faible» puisqu'il désignait la même notion. Autrement dit, «fort» et «faible», dans la conception d'Abel ne désigne ni l'un ni l'autre mais la possibilité de les associer. Ainsi *ken* comportait la notion de force avec tous les échelles et degrés. Il s'ensuit que «faible» serait classé aussi dans la notion de force. C'était un simple moyen de mesurer et comparer. En termes d'Abel on appelle «fort» seulement ce qui est fort par rapport à quelqu'un ou quelque chose. Il en va de même pour faible et ainsi de suite.

Le philologue allemand s'interroge sur la formation des composés antithétiques à une époque où la signification d'un des deux composés était variable. Tout comme pour «fort» il explique alors que «vieux» ne voulait pas dire exactement «vieux» mais «d'un certain âge». Ainsi, le mot comme *xalSar* est composé en fait de deux morphèmes: *xal* qui veut dire «vieux» et Sar qui signifie «jeune». Le sens de *xalSar* emporte dans la deuxième partie du mot étant l'hyponyme. De ce fait, bien que le mot soit composé d'un élément qui signifie «vieux» le sens global du mot demeure «jeune» car c'est l'hyponyme qui l'emporte.

Ainsi, dans la théorie d'Abel le mot à son origine possédait deux sens antonymiques liés à deux bases morphiques bien distinctes. Ces mots à double sens antithétique seraient donc, «les racines les plus primitives»[1] de la langue, les «Urworte».

Selon l'auteur, à cette époque archaïque, pour apprendre à saisir une notion, il fallait saisir son contraire. Nous trouvons dans ses investigations sur le sens opposé des mots une constatation capitale, à savoir qu'un concept n'est déterminé que par son opposé. Ainsi *clarté* se détermine par *obscurité*, *chaud* se détermine par *froid*, *bien* par *mal*, etc.

---

[1] S. Freud, *Des sens opposés dans les mots primitifs* (1910), in: *Essais de psychanalyse appliquee*, Gallimard, Coll, Idées, Paris 1976, p. 64: G.W., VIII, p. 218. Ibidem, p. 64; G.W., VIII, p. 218.

Plus tardivement, toujours selon Abel, quand la langue est devenue une nomenclature, les concepts se sont stabilisés et logés dans un même mot, d'où on pouvait observer la création d'antonymie. C'est la spécification par la syntaxe qui a fait apparaître l'opposition. Les deux côtés de l'antithèse ont été séparés et l'un des mots, qui à l'origine unifiait les deux concepts, ne désignait que la relation entre les deux. Ainsi, le mot *ken*, par exemple, comportait la notion de force avec toutes les échelles de degrés. Il s'ensuit que «faible» serait classé aussi dans la notion de force. C'était un simple moyen de mesurer et de comparer: on appel «fort» seulement ce qui est fort par rapport à quelqu'un ou quelque chose. Il en va de même pour faible. En d'autres termes, ces mots primitifs à deux bases morphiques auraient été abandonnés et se seraient divisés en deux mots à signification unique.

Ensuite, au fil de siècle, poursuit Abel, nous perdons le sens étymologique des mots et leur attachement aux référents. Nous utilisons alors le mot *couteau*, en oubliant qu'il véhicule le sens de «coupon», etc.

Dans d'autres cas, les racines ont pris progressivement un sens métaphorique et servaient ensuite à des notions plus récemment développées. Ainsi, dans *pointu-obtus*, le «pointu» a été désigné à partir du «non-pointu», les deux notions étant associées dans l'esprit humain. L' «arrondi» n'a pas été conservé dans le sens métaphorique, contrairement à «pointu», d'où par exemple «propos aiguisé».

Ces idées ont fortement séduit Freud au point qu'il leur consacre en 1910 un article portant le même titre que le texte d'Abel, «Über den Gengensinn der Urworte».

Freud affirme qu'il avait trouvé, dans les idées avancées par le philologue allemand, la confirmation d'un rapport étroit entre le processus du rêve et la sémantique des langues primitives où un même terme désignerait une chose et son contraire. En d'autres termes Freud a trouvé dans la théorie d'Abel la confirmation des relations entre langage et inconscient: si la représentation des pensées dans le rêve est contiguë du fonctionnement des langues primitives, alors le rêve est l'héritage d'une langue primitive:

> La manière de procéder précitée [le rêve ignore le «non»], dont est coutumière l'élaboration du rêve, est également propre aux plus anciennes langues connues [...]. La concordance entre les particularités de l'élaboration du rêve que nous avons relevées au début de cet article et celles de l'usage linguistique,

> découvertes par le philosophe dans les langues les plus anciennes, nous apparaît comme une confirmation de la conception que nous nous sommes faite de l'expression de la pensée dans le rêve, conception d'après laquelle cette expression aurait un caractère régressif, archaïque (Freud, 1910: 214–221)[2].

2. «Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne» de E. Benveniste

Les analyses de K. Abel, fort imprudentes, car basée souvent sur des racines hypothétiques et des étymologies inexistantes, ont fait l'objet de nombreuses critiques. E. Benveniste a montré, par exemple, que l'emprunt réalisé par Freud aux conceptions d'Abel, selon laquelle dans les langues primitives un même mot pouvait désigner une chose et son contraire n'était pas fondé. Sans insister sur les erreurs d'investigation effectuées par le philologue allemand nous nous contenterons de présenter quelques remarques émises par E. Benveniste dans son article «Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne»[3]:

> K. Abel [...] assemble tout ce qui se ressemble. D'une ressemblance entre un mot allemand ou un mot anglais ou latin de sens différent ou contraire, il conclut à une relation originelle par «sens opposé», en négligeant tous les étapes intermédiaires qui rendraient compte de la divergence, quand il y a parenté effective, ou ruinerait la possibilité de parenté en prouvant qu'ils sont d'origine différente. Il est facile de montrer qu'aucune des preuves alléguées par Abel ne peut être retenue. [...] (E. Benveniste, 1966: 80).

En effet, Benveniste démontre que le latin *clam* «secrètement», qu'Abel rapproche de *clamare* «crier», «dévoiler», n'a aucune relation avec ce verbe, mais se relie à *cleare* «cacher». L'anglais *without* est donné par Abel comme signifiant de deux contraires «avec» et «sans». E. Benveniste proteste en disant que *with* a le sens de «contre» et le composé signifie «vers l'extérieur», d'où «en dehors», «sans». Le latin *sacer*, contrairement aux analyses d'Abel, en renferme pas non plus deux sens contradictoires. Son sens provient des conditions de la culture qui ont déterminées «vis-à-vis de l'objet «sacré» deux attitudes opposées» (1966: 81).

---

[2] *Ibidem*, p. 214–221.

[3] E. Benveniste, *Problème de linguistique générale*, vol. I, Gallimard, Paris 1966, p. 75–87.

Abel indique également *altus* comme porteur de deux sens antithétiques: «haut» et «profond». Pour Benveniste la signification attribuée à *altus* est due à une illusion, car on projette dans la langue latine des catégories propres à notre langue tout en les considérant comme universelle. La notion *altus* se définit en latin dans la direction de bas vers le haut sans considérer la position de l'observateur, tandis que la langue française définit cette notion en direction opposée, à savoir de l'observateur vers le fond, dit Benveniste. Chaque langue est particulière et symbolise le monde à sa façon. Les différenciations concernant la catégorisation du monde propres à chaque langue doivent être ramenées à la logique spécifique qui les adosse et «non soumises d'emblée à une évaluation universelle». Les catégories de toutes les langues sont orientées de la façon singulière et, bien qu'elles soient différentes des nôtres, ont toutefois leur cohérence. La langue ne peut échapper au «principe de contradiction» en affectant d'une même expression deux notions mutuellement exclusives ou seulement contraires» (1966: 82) Toute langue vise la communication et comme telle, est à priori cohérente: «Imaginer un stade du langage, [...], où un certain objet serait *dénommé* comme étant lui-même et en même temps n'importe quel autre, et où la relation *exprimée* serait la relation de contradiction permanente, la relation non relationnante, où tout serait soi et autre que soi, donc ni soi ni autre, c'est imaginer une pure chimère» (1966: 83)[4].

3. Enantiosémie dans les langues sémitiques

Et pourtant, ce phénomène du sens opposé des mots, une pure bizarrerie selon certains grammériens, est loin d'être inexistant, au contraire il engendre un véritable débat. En effet, l' «énontisémie» (Hagège, 1985) est très répandue dans les langues sémitiques. Dans la tradition grammaticale arabe la notion d'*ad'dâd* (pluriel de *d'did*), qui signifie à la fois «pareil» et «contraire»[5] a été étudiée depuis le IX siècle. Les *ad'dâd* peuvent signifier soit les deux directions opposées d'une action transitive (*bâ'a:* «vendre» et «acheter») ou intransitive (*tala'a:* «apparaître» et «disparaître»), soit la coïncidence du sujet et de l'objet par suite d'une action où l'agent se confond avec le patient (*wâmeq*: «aimant» et «aimé». D'autre part, les *ad'dâd* peuvent signifier soit l'objet lui-même (*sarîm*: «matin»

[4] Les italiques viennent de l'auteur.

[5] S. Ali, *Langue arabe et langue mystique: le mot aux sens opposés et concept d'inconscient*, «Nouvelle Revue de Psychanalyse» 1982, nº 23, p. 190.

et «nuit»), soit une qualité de l'objet (*aswad:* «blanc» et «noir»), soit des relations spatiales (*dûn:* «haut» et «bas» ; «devant» et «derrière»), soit enfin des relations temporelles (*ba'd:* «après» et «avant»)[6].

L'énantiosémie en arabe a donné lieu à d'importantes études en Occident, chaque auteur tenant à apporter une explication à ce phénomène.

Ainsi pour certains sémitisants comme Skoss, cité par Cohen (1961), il est légitime de postuler le sens «opposé», lorsque le sens attesté pour une forme ne paraît pas satisfaisant. R. Gordis (1938) définit les *ad'dâd* par la notion de «tabou». Il s'appuie, à travers l'article de Nöldeke (1910), sur l'examen d'un nombre restreint de formes à sens opposé. Il est évident donc qu'une telle explication ne peut être que partielle. D. Cohen, quant à lui, suggère une solution apportée au phénomène du sens opposé: il n'est absolument pas possible que «les usagers aient pu disposer de formes telles qu'ils pouvaient les utiliser au choix pour exprimer une notion donnée et son contraire». Tout son article est consacré à démontrer que les «contraires» ne sont pas vraiment des contraires. Les procédures d'élimination sont diverses: erreurs de lecture, confusion de plusieurs dialectes et surtout les phénomènes rhétoriques (il est tout à fait commun de traiter ironiquement un paresseux de travailleurs, dit Cohen).

A. Bahri (1996), dans son mémoire de DEA intitulé «Contribution à l'étude de l'énantiosémie en arabe» démente, à partir de plusieurs sources et notamment du dictionnaire *Kasimirski,* les hypothèses des «faux *ad'dâd*», lesquels, selon Cohen, sont dues aux erreurs du scribe, aux différences formelles, aux incidences géographiques, ect. De surcroît, après avoir effectué le dépouillement dans des dictionnaires arabes, elle a établi une grille, regroupant tous les mots attestés. Le résultat: plus de 544 mots à sens opposé.

A.J. Greimas[7], lui, considère le *d'did* comme un effet de sens résultant d'une comparaison, plus ou moins consciente, entre les catégories sémantiques appartenant à deux langues ou à deux états de langues différents. La signification entre l'interprétation psychologique et l'interprétation linguistique réside dans cette opposition entre l'effet de sens et les structures de signification qui le provoquent. L'auteur pose que les conditions psychologiques favorables à la saisie du caractère contradictoire des significations sont constituées essentiellement par

---

[6] D. Cohen, *Ad'dâd et ambigüité linguistique en arabe*, in: *Revue Arabica*, reproduit in: *L'ambivalence dans la culture arabe*, 1967, ed. Anthropos, Paris 1961, p. 25–50.

[7] A.J. Greimas, *Le phénomène des «ad'dâd» et les niveaux de signification*, in: *L'ambivalence dans la culture arabe*, ed. Anthropos, Paris 1967.

le bilinguisme externe (arabe et persan) ou interne (arabe coranique et arabe dialectal parlé). Bref, proche des considérations de Benveniste, Greimas postule que tous les *ad'dâd* sont en réalité des «effets de sens» dus à un comparatisme implicite et relevant de la spécificité avec laquelle chaque langue ou chaque état remplit sa tâche de catégorisation du monde signifiant.

Non pertinent sur le plan linguistique, comme nous avons pu le voir en citant les auteurs ci-dessus, le phénomène d'*ad'dâd* a pourtant existé comme un problème de linguistes et de philosophes. Greimas pose que le problème de l'énantiosémie a été créé à partir des faits pas particulièrement caractéristiques en arabe. Selon l'auteur, l'accumulation de ces faits et la fabrication des «faux» *ad'dâd* a transformé l'assemblage «quantitatif» en «fait qualitatif», en le posant comme un phénomène qui se situe sur le «plan métalinguistique de la signification». Car lorsqu'on pose le problème comme l'ont fait les grammairiens arabes, on s'interroge sur la signification de la forme des mots et non pas sur la signification de leur contenus. L'auteur rappelle que, dans la conception du structuralisme français, aussi bien le contenu que la forme comporte sa propre signification. Pour rendre plus explicite cette signification particulière de la forme, Greimas propose de considérer, à la place de la classe d'*ad'âd*, la classe métonymique du classicisme français. Il illustre ses propos en donnant les exemples des mots désignant les différentes parties du corps qui, en effet, sont rarement employés avec leur sens propre: ils ne désignent presque jamais des parties du corps mais «une faculté de l'âme et de l'esprit». Ainsi, l'auteur constate que, contrairement au classicisme français où les significations manifestées apparaissent constamment comme des parties renvoyant à un tout de significations, pour le classicisme arabe toute manifestation de sens impliquerait une référence à son contraire, et l'univers signifiant ne serait qu'un mode d'apparences comportant sa propre négation.

4. L'accès au sens: débat entre sémantique et pragmatique

Comme nous pouvons constater, l'accès au sens, que ce soit dans les langues sémitiques ou dans les langues indo-européennes, n'est pas sans poser de difficultés.

Le problème principal, concernant le sens en général est, que nous rencontrons l'illusion logique et référentielle, qui nous amène à croire que les mots ont

un sens. Dans cette perspective, il est habituel d'aborder la question du sens d'un mot en l'identifiant avec le référent.

Les mots sont envisagés comme des étiquettes pour des catégories ou des classes. Leur signification est calculable en termes d'inclusion dont la fonction de base est descriptive. Cette approche basée sur une théorie essentiellement psychologique[8] nous conduit très rapidement aux impasses. Effectivement, le fait de confondre le sens et le référent rend problématique des usages pourtant ordinaires, qu'il s'agisse d'emploi métaphoriques, analogiques, métonymiques ou encore polysémiques.

Il en va de même dans les cas particuliers où, du fait que l'on est à la fois référentialiste et logiciste, on a l'impression qu'un mot peut véhiculer deux sens opposés. En termes analytiques il est usuel de dire qu'un signifiant réfère une chose et son contraire certainement à cause du caractère extrêmement condensé des signes de la symbolique du rêve (donc de l'inconscient), analogue, selon Freud, à celui d'un rébus. On dit dans ces cas que le mot «veut dire», par exemple «le haut» et «le bas» (des référents du monde aussi différents). On le voit comme un paradoxe. En ces termes, lorsqu'on essaie de saisir la différence entre X et Y, A et non A, on désigne un mode abstrait et vide. Dans cette structure binaire, sans qu'elle soit associée à une intuition concrète, il va de soi que deux éléments s'opposent. Cela constitue une convention et représente le prototype d'une opposition. Ce sont des faits de surface très superficiels rendus par un effet psychologique, binariste, complètement trivial. On identifie inconsciemment le mot avec une chose qui est visée et avec quelque chose qui est son contraire. Si on se contente de le constater, cela revient à dire qu'on a confondu le mot avec son référent.

On oppose par exemple le blanc et le noir or ils ne s'opposent pas plus que le rouge et le vert. En l'occurrence on a affaire à l'opposition au sens anthropologique et perceptuel, on observe une plus grande distance entre le rouge et le vert qu'entre le bleu et le vert. On perçoit le continu pour ensuite le catégoriser, projeter des oppositions. Nous nous situons ainsi dans une autre approche de la notion d'opposition. C'est une conception, selon laquelle on dit quelque chose

[8] Certains psychologues considèrent que les mots renvoient directement aux référents. Cette conviction tient beaucoup aux liens de la sémantique de prototype avec l'apprentissage. Il est évident que l'on commence à enseigner ou à apprendre le sens des mots par les biais de leurs référents prototypiques. Or, P. Cadiot (1996) rappelle, dans son article «Sur l'indexicalité des noms» que même s'il existe «à un certain niveau «sens-référence», il faut distinguer aussi un «sens-concept» (image mental), un «sens-comportement» (stimulus/réaction/situation...) et un «sens usage»».

uniquement parce que son contraire est très proche. Nous ne nous situons plus dans le binarisme mais dans un modèle relativiste pragmatico-symbolique.

A ses débuts, la pragmatique a été considérée, notamment chez Wittgenstein, comme une anti-sémiologie constituant ainsi une critique de la conception selon laquelle ce serait le sens des mots qui expliquerait leur emploi. Avec la prise en considération que «toute la vérité n'est pas bonne à dire» la pragmatique a cherché à s'interroger sur les conditions du dire et décrire les règles qui les régissent. De même en pragmatique on cherche les «traces»[9] qui laissent les contraintes qui pèsent sur le dire. Ainsi, lorsqu'on écrit, sur une lettre de recommandation que quelqu'un «a une jolie écriture», nos ne pouvons l'interpréter que comme signifiant «c'est la seule chose de positif que l'on peut dire à son sujet».

En termes de Cadiot et Nemo[10] la pragmatique est déterminée comme science du dire et c'est à la sémantique que revient l'étude des signes linguistiques. Cela permet de rendre compte de la personnalité de chacune d'elles: en effet l'étude de dire et celle des informations associées aux mots ne peuvent être confondues. Cette double caractérisation clarifie certaines questions de description du sens lexical. Ce que nous appelons «sens lexical» ou «signifié» ou encore «signification» est décrit par Cadiot et Nemo[11] comme ce à quoi les signes permettent d'accéder.

4.1. Illisibilité du signe linguistique

Or la notion même du signe n'est pas sans poser de problèmes. En effet, on observe l'existence d'une ambiguïté dans son interprétation. Dans l'usage ordinaire le signe c'est le signifiant. Dans le paradigme saussurien, le signe est l'association, présentée comme stable, d'une image acoustique (signifiant) et d'une image mentale (signifié). En analysant le signe biface de Saussure, on remarque que l'image mentale (signifié donc) peut être comprise de deux manières:

– soit comme icône des référents auxquels elle renvoie et dans ce cas les signes sont à la ressemblance des objets;

---

[9] P. Cadiot, F. Nemo, *Un problème insoluble*, in: «Revue de Sémantique et Pragmatique», n° 2/Etat des lieux, 1998 Sup'Or, p. 37.

[10] Ibidem, p. 32.

[11] Ibidem.

– soit elle peut être dynamisée en termes de schéma-gestalt constituant ainsi un outil d'appréhension du monde qui permet de reconnaître que les mots peuvent servir plusieurs fois pour désigner les référents dans différents domaines de réalité.

Ces deux conceptions du signe fournissent des réponses opposées à la question d'accès. Dans la première version, le sens est facilement accessible: il est donné par le signifiant. La seconde version, quant à elle, laisse entendre que le signe est une trace. Cela implique que le sens est d'accès problématique.

Toutes les questions sémantiques, qu'il s'agissent de celles qui tournent autour de la diversité d'accès à un même contenu (synonymie, paraphrase, différence entre posé et présupposé) ou de celles qui tournent autours de la diversité des contenus auxquels un même accès accède (polysémie, ambiguïté), coïncident avec une seule, laquelle d'ailleurs définit la sémantique, à savoir la question de la nature de ce à quoi on accède. Il en va de même, notamment en sémantique référentielle, de la question de savoir quel type d'informations est associé aux mots. Qu'il s'agisse des CNS, des prototypes, de la différence entre sens et référence, extension et intension, dénotation et connotation.

4.2. Signification *vs* désignation

Selon une hypothèse commune à toutes les sémantiques, les unités signifiantes (morphèmes, mots) permettent d'accéder à de l'information. Ce postulat qui fonde la possibilité même d'une sémantique, permet, selon Cadiot et Nemo, de considérer que l'objet de la sémiotique est d'examiner la façon dont on accède au sens lexical et l'objet de la sémantique est d'indiquer la nature de ce à quoi on accède. En ces termes on considère le sens d'un mot comme «ce avec quoi on prend» (lat. *conceptus*).

Dans son étude du «Vocabulaire des institutions indo-européennes», Benveniste invite à chercher «au-delà des désignations, qui sont souvent divergentes, à atteindre le niveau profond des significations qui les fondent, pour retrouver la notion première de l'institution comme structure latente» (1969: 26).

Il s'agit ainsi pour nous de concevoir le sens des mots en termes explicitement non descriptivistes et d'observer ce qui se passe quand on décide d'évacuer de la description du sens lexical tout ce qui psychologiquement est redevable à l'intuition du référent. Les investigations historiques et synchroniques montrent

que le champ d'application des concepts que recouvrent des mots est beaucoup plus large que leurs emplois spécifiques. Ainsi nous pouvons donner un exemple du mot «train» qu'on associe spontanément à UN référent dû sans doute à son caractère étymologique: «train a d'abord désigné (v. 1660) un ensemble des choses, et dans les chansons des gestes, des cadavres dont la terre est jonchée». Ses autres sens anciens: «convoi des bêtes voyageant ensemble (v. 1190), file de bêtes de somme voyageant ensemble avec le personnel du service (v. 1240) et ensemble de domestiques, de chevaux, de voitures accompagnant une personne (v. 1240), trahin» (*Robert Historique*, 1992, p. 2148). Le mot «train» met «l'accent sur l'idée de file, suite de mouvement» (*ibidem*). C'est alors cette dernière information, une fois distinguée de la désignation, qui est le seul candidat pour la signification lexicale. La même analyse pourrait s'appliquer à tous les mots qui, avant de servir d'étiquettes dénominatives à des classes d'objets, servent en amont à organiser les rapports de l'homme à son environnement.

Il est très intéressant de reprendre une distinction entre *Sinn* et *Bedeutung* de Frege[12]. En termes de l'auteur, les mots sont des points de vue sur l'objet ce qui d'ailleurs le conduit à dire que l'énoncé *L'étoile du soir et l'étoile du matin* pour renvoyer à un même référent ne comporte aucun paradoxe. Contrairement à toutes les théories descriptives, Frege explique que, dans ces descriptions définies, il y a question non pas de deux sens contraires mais de deux points de vue différents sur le même référent: par l'observation le soir ou le matin. L'idée frégéenne, selon laquelle le mot est plus le point de vue sur l'objet que la description de l'objet ouvre la porte à une réflexion très différente sur le sens des mots impliquant la possibilité du fait qu'un mot puisse renvoyer aux divers référent du monde. Sa distinction entre signification et désignation implique une conception du sens comme trace de la relation entre l'homme et le référent.

---

[12] G. Frege, *Sens et dénotation*, dans *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. fr. Seuil, Paris 1971, p. 102–126. Si le référent d'une expression est l'objet qu'elle désigne (la référence étant l'acte de mise en relation d'une expression avec ce qu'elle désigne), le sens d'une expression est la manière dont elle désigne le référent. Voir aussi l'article *Référence* dans *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* d'O. Ducrot et T. Todorov, Seuil 1972.

4.3. Qu'est ce qu'un X *vs* que veut dire X?

La distinction entre dénomination et signification peut être reformulée dans les termes d'une opposition entre deux questions, souvent mal distinguées:

(1) Qu'est ce qu'un X?

(2) Que veut dire X?

La réponse à la question (1) *qu'est ce que c'est un train*? sera automatiquement associée à l'emploi dominant, à savoir moyen de transport ferroviaire, qui relève d'une construction du monde en termes de catégorisation, faisant appel au mécanisme lexical de désignation. En revanche, pour répondre à la question (2) *que veut dire «train»*? on mènera une réflexion de type sémantique qui prend en considération les usages figurés constituant une trace du mécanisme lexical de la signification. Nous pouvons constater que les sémantiques descriptives n'apportent pas de réponses claires à la question du type (1). On effet, aux questions comme:

(1a) qu'est ce que c'est un train de vie?

(1b) qu'est ce que c'est une tête de train?

On sera amené à répondre

(1a)' Un train de vie n'est pas un train.

(1b)' Une tête de train n'est pas une tête.

En revanche, confronté à la question de type (2) on sera amené à constater que dans «train» et «train de vie» le mot exprime un même principe sémantique: gestalt. En ces termes le mot ne constitue ni sa représentation ni sa description mais une mécanique d'appréhension qui correspond à la notion de «signifié» à ceci près qu'un tel signifié est un outil d'appréhension du monde et non pas un symbole. Il est traité comme une instruction dynamique de configuration mise en œuvre dans le cadre des activités d'un sujet et non pas comme un résumé de connaissances statiques. A ce titre le signifiant «train» permet d'accéder à la Gestalt *train* qui, à son tour donne accès à des référents. Cette analyse permet de reconnaître que les mots peuvent servir plusieurs fois pour désigner des référents dans différents domaines de la réalité et, par conséquent de rendre compte des emplois du mot comme «train», pour ne citer que cet exemple, autres que «moyen de transport ferroviaire».

4.4. Valeurs des mots en emploi

La différence entre la question (1) et (2) peut être associée à des énoncés à double caractérisation, par exemple:

Paris sera toujours Paris

Ce chien est un chat

Une voiture est une voiture

Il y a travail et travail

Lorsqu'on analyse les énoncés évoqués dans l'optique des sémantiques descriptives ils paraissent contradictoires ou tautologiques. Il est important de préciser que l'analyse strictement linguistique d'un énoncé ne livre qu'un squelette du sens qui est loin de correspondre au message visé. C'est pourquoi, dans nos investigations nous mettons l'accent sur le travail d'interprétation, qui prend en considération avant tout l'énonciation et non pas l'énoncé. Ainsi pour comprendre tout énoncé en situation il faut les traiter, d'un point de vue pragmatique, c'est-à-dire comme une instruction, une invitation à «aller chercher...».

On peut parfaitement expliquer les usages ordinaires, rendus artificiellement problématiques, en les considérant comme des révélateurs du sens lexical. Dans ces termes on prend en considération le fait qu'en emploi la valeur des mots varie systématiquement. Ainsi, pour rendre explicite le phénomène des énoncés à double caractérisation nous nous appuyons sur l'analyse qui s'articule sur l'axe d'opposition, nos l'avons précisé, entre sémantique et pragmatique tout en considérant d'emblé tous les phénomènes et toutes les questions. Car en effet, le fait de traiter les phénomènes un par un, c'est-à-dire de poser d'abord la question du sens lexical et ensuite celle des énoncés à double caractérisation, conduit à ne traiter correctement ni l'un ni l'autre.

Dans les énoncés à double caractérisation, les valeurs interprétatives des syntagmes nominaux en position sujet se calculent plutôt dans le cadre de la question *qu'est ce qu'un x*. Les valeurs des mêmes syntagmes en position prédicative se calculent dans le cadre de la question *que veut dire X* .

Illustrons nos propos par l'analyse de quelques énoncés cités ci-dessus. Ainsi dans:

Paris sera toujours Paris

Il est important de bien définir ce que l'on considère exactement: d'un côté *Paris* peut servir à construire la référence d'un espace géographique ou d'une réalité administrative, d'un autre côté *Paris* peut désigner des habitants, des

entreprises, des dirigeants, etc. En outre, selon des principes plus spécifiques, *Paris* peut renvoyer à un pouvoir politique, à un style de mode, à un lieu de spectacles, etc. Voici quelques exemples:

(a) Paris aime le jazz

(b) Paris lance une nouvelle mode

(c) Nous dépendons de Paris pour notre comptabilité

En (a), «Paris» désigne une partie considérée comme représentative de la population et dont la spécificité est d'aimer le jazz. Cette spécificité est établie sur la base d'une opposition à d'autres musiques que Paris pourrait aimer au même titre. Cela permet de rendre explicite le fait que «Paris» ne décrit pas mais sert de pointeur, d'index, pour reprendre l'expression de P. Cadiot, pour un domaine de l'expérience partagée par les interlocuteurs. En (b), «Paris» réfère à un sous-ensemble distingué par son rôle: les grands couturiers. En (c), le même terme «Paris» renvoie à la maison-mère d'une entreprise repérée dans une expérience présupposée. Dans tous ces exemples il n'est pas question de dire que «Paris» véhicule des sens opposés ou différents, bien que l'interprétation de l'occurrence en question puisse tendanciellement s'opposer. Dans ce cas, on oppose non pas les significations mais deux points de vues: interne où «Paris» peut fournir l'étiquette d'un point dans un réseau (par exemple celui des capitales du monde) et externe où l'occurrence en position prédicative renvoie directement à des valeurs, à des propriétés de prestige. Cette différence est corrélée à une opposition que l'on peut, pour simplifier, formuler dans les termes de «actuel» vs «virtuel».

Prenons un autre exemple, choisi au hasard parmi les énoncés cités ci-dessus. Dans *Il y a travail et travail* on peut observer des faits très proches de l'exemple que nous venons d'analyser. Une des occurrences veut dire qu'un travail désigne une certaine qualité, l'autre en revanche indique d'un travail qu'il n'en n'est pas, autrement dit, le travail effectué n'a pas de traits typiques d'un travail reconnu comme tel, soit parce qu'il a été mal fait, soit parce qu'il ne demande aucun effort, soit parce qu'on y trouve du plaisir. Tout comme «Paris», «travail» ne traduit pas deux sens opposés du mot. L'opposition peut être formulée, tout en simplifiant, dans les termes de «quantité» vs ««qualité».

Il est important de préciser que, dans la description des énoncés, il est impossible de préjuger de ce à quoi on a affaire. Autrement dit, les explications sémantique, pragmatique et sémantico-pragmatique ne peuvent être des alternatives qui décident en théorie, mais seulement des constats empiriques.

Dans l'étude du sens il est important à nos yeux de s'intéresser aux usages des mots. On s'aperçoit ainsi que ceux qui s'inscrivent dans des logiques dénominatives ne sont que certains parmi des emplois et ce sont des valeurs dites métaphoriques qui constituent le véritable sens du mot.

5. Conclusion

Tout au long de cet article nous avons démontré que plusieurs sens, même contraires apparentés à une même unité lexicale, est un phénomène généralisé et systématique. Il peut être décrit dans toute son ampleur uniquement si on distingue nettement entre signification et désignation et donc lorsqu'on place au centre d'analyses le principe de sous-détermination, décrit par P. Cadiot (1997), de la référence par la signification, c'est-à-dire le fait général que X ne détermine pas Y alors même qu'il permet d'y renvoyer. Dans ces termes, afin d'expliquer la signification d'un mot, on prend en considération tout ce qui donne l'accès à ce mot (par exemple *rivière* désigne tantôt les bordures tantôt l'intérieur de la rivière). Le mot indique donc comment il convient d'appréhender le monde, ensuite il se spécialise sur un référent et il désigne l'objet lui-même. Finalement le mot est considéré à nouveau en termes du réseau de fonctions qui définit sa vraie valeur. Il ne détermine pas l'image du référent, ne saisit pas un objet mais une situation, une portion de la réalité et déterminant des conditions qu'une telle situation doit remplir afin d'être saisie par lui. La reconnaissance du référent ne se fait qu'au niveau du syntagme et non à celui du mot. Or la place décisive accordée à la sémantique descriptive entraîne la difficulté de reconnaître qu'un mot (ou le morphème) renvoie en amont à des expériences, à des relations, à des formes associables à des références variés avant de renvoyer à tel ou tel référent supposé détachable de son accès. En effet, tout protocole qui étudie le langage ou la parole est amené à découvrir que ce que l'on dit est extrêmement ouvert et ambigu. On attend des mots qu'on enchaîne qu'ils rendent accessibles les indications dont on a besoin pour parler, pour créer le sens. Le mot est donc une attente, un accès, un rapport, une manière d'appréhender des choses et tout ce qui entre dans ce cadre reçoit un nom.

Dans des cas où notre illusion nous amène à croire qu'un mot véhicule deux sens contraires il s'agit, nous l'avons dit, du fait que l'on oppose deux points de vue pouvant aller jusqu'à créer les paradoxes, des différences entre le rêve et

la présence. Car le nom sert à la fois à connaître et à évoquer, donc à assumer l'absence ou à signifier la présence.

Cette perspective d'appréhender le sens permet de voir que tous les phénomènes dits de déplacement qui s'éloignent de l'usage dénominatif le plus immédiatement intuitif se trouvent au cœur de la signification lexicale et de rendre compte du fait qu'on peut accéder de la même manière à tant de référents qui indépendamment de notre accès sont opposés. Ces effets de sens contraires sont des effets d'apparence qui tiennent à une confusion avec le niveau de figure des rapports réels. En effet la signification porteuse du mot dans différents contextes se réduit à très peu de choses: à un élément de différenciation d'accès. Dans ce cadre, et en prenant en compte l'histoire des mots, on constate que les noms, avant d'être des étiquettes pour des classes d'objets, sont des accès à des caractéristiques ancrés dans la relation homme/monde.

Bibliographie

Ali S., *Langue arabe et langue mystique: le mot aux sens opposés et concept d'inconscient*, «Nouvelle Revue de Psychanalyse» 1982, n° 23.

Arrivé M., *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscience*, PUF, Paris 1985.

Bahri A., mémoire de DEA *Contribution à l'étude de l'énantiosémie en arabe*, Université Paris 8, 1996.

Balestriere L., *Freud et la question des origines*, De Boeck Université, Coll. Oxalis, 2002.

Benveniste E., *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, vol. I et II, Editions de Minuit, Paris 1969.

Benveniste E., *Problème de linguistique générale*, vol. I, Gallimard, Paris 1966.

Cadiot P., *Analytique des doubles caractérisations*, «Sémiotiques» 1998, n° 13.

Cadiot P., *De la grammaire à la cognition: la préposition pour*, éditions CNRS, Paris 1991.

Cadiot P., *Sur l'indexicalité des noms*, in: *Catégorisation et cognition* (éd. Dubois), Kimé 1997.

Cadiot P., Nemo F., *Un problème insoluble*, in: *Revue de Sémantique et Pragmatique*, n° 2/Etat des lieux, Sup'Or, 1998.

Cohen D., «*Ad'dâd» et ambigüité linguistique en arab*», in: *Revue Arabica*, in: *L'ambivalence dans la culture arabe*, 1967, ed. Anthropos, Paris 1961, p. 25–50.

Frege G., *Sens et dénotation*, dans *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. fr. Seuil, Paris 1971, p. 102–126.

Freud S., *Introduction à la psychanalyse (1915–1917)*, Petite Bibliothèque Payot, Paris 1976, G.W., XI.
Greimas A.J., *Le phénomène des «ad'dâd» et les niveaux de signification*, in: *L'ambivalence dans la culture arabe*, ed. Anthropos, Paris 1967.
Hagège C., *L'homme de parole*, Fayard, Paris 1985.

Dictionnaires

Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage sous la direction d'O. Ducrot et T. Todorov, Seuil, Paris 1972.
Dictionnaire Historique de la langue française sous la direction d'A. Ray, Dictionnaires le Robert, Paris 1992.

Keys words: *opposing meaning of words*, *psychoanalysis*, *semantic*, *pragmatic*, *indexicalité*

SENSE REDISCOVERED: BETWEEN SEMANTICS AND PRAGMATICS

Summary

The hypothesis of this article is based on Pierre Cadiot's logical-pragmatic theory of 1997 and associates the meaning of a word with the range of experiences of its users, which determine if its sense is attained. Recognition of a given meaning takes place only at the level of syntagma. This hypothesis allows us to understand that the meaning of a word in various contexts boils down simply to a variety of ways of getting to the scope and semantic content of the word. By following the words' etymology we can state that in their meanings words are not only labels but constitute the essence of understanding the relationship between man and the world.

Translated by Greta Komur-Thilloy

SENS ODNALEZIONY: MIĘDZY SEMANTYKĄ A PRAGMATYKĄ

Streszczenie

Hipoteza zaprezentowana w niniejszym artykule powstała na podstawie logiczno-pragmatycznej teorii Pierre'a Cadiota (1997) i wiąże znaczenie wyrazu z różnorodnymi doświadczeniami użytkowników, które warunkują dotarcie do tego sensu. Rozpoznanie danego znaczenia ma miejsce dopiero na poziomie syntagmy (zdania). Hipoteza ta pozwala zrozumieć, że znaczenie wyrazu w różnych kontekstach sprowadza się jedynie do zróżnicowania sposobu docierania do zakresu i treści znaczeniowych wyrazu. Śledząc etymologię wyrazów możemy stwierdzić, że w swoich znaczeniach nie są tylko etykietką, ale stanowią efekt pojmowania treści i cech zakotwiczonych w relacji człowiek–świat.